

Le soleil brille en ce lundi matin de printemps et le vent de la veille a chassé les nuages dévoilant le ciel bleu prometteur d'une belle journée.

La soirée chez mes amis s'est prolongée en bavardages, à l'évocation des bons moments partagés autrefois. Ils ont écouté le récit des circonstances qui m'amènent pour deux semaines « en face » pour ne pas dire chez les déficients mentaux. Ils s'inquiètent à mon sujet mais j'ai pris leurs conseils de méfiance à la légère : Bah ! Dans deux semaines j'en sortirai puisque j'y rentre de mon plein gré.

– Prends garde, tu seras en contact avec de vrais malades.

De bonne heure, ils sont partis au travail chacun de leur côté. Après avoir rangé les bols du petit-déjeuner, je sors à mon tour en dissimulant la clef de la porte d'entrée sous un pot de géraniums, cachette aussi peu sûre que sous le paillason ou dans la boîte à lettres, qu'importe !

J'ai une pensée pour mes collègues qui reprennent le collier, traînant derrière eux, dans la cour du collège, des cohortes indisciplinées. Cette vision furtive m'apporte plus de légèreté.

Je songe aussi à mes élèves, à leur réaction quand le surveillant annoncera :

– Votre prof de français ne viendra pas.

- Chouette ! Diront certains.
- Quand reviendra-t-elle ?

Ils seront conduits dans la salle de permanence pour y attendre, dans un brouhaha indescriptible, le cours suivant. C'est la première fois que je m'absente.

Je me sens toute guillerette dans l'air frais matinal qui me vivifie et je ferme à demi les yeux pour jouir pleinement de sa caresse sur ma peau. Vêtue d'un tailleur gris, ma valise à la main, mon sac en bandoulière, d'un pas léger je n'ai que quelques pas à faire sur la route ombragée pour atteindre le portail de la propriété que le mur de pierres élevé protège des regards indiscrets.

Me voilà face à la grille en fer forgé entrouverte.

Cette grille me fait remonter en arrière et me rappelle celle que j'ai franchie pour la première fois en pénétrant dans la cour du collège de banlieue où j'avais été affectée après avoir effectué la moitié de ma carrière d'enseignante en Afrique.

J'appréhendais le retour en métropole que j'avais pourtant décidé alors que mon contrat, prolongé de deux ans, me garantissait quelques bons moments de plus. Mais qu'importe cette décision subite ! On se lasse des bonnes choses quand elles se renouvellent quotidiennement. La soif de changement m'avait gagnée malgré les propos peu rassurants concernant la discipline dans les établissements de France où le slogan « Il est interdit d'interdire » avait fait son chemin. Je regretterais, certes, mes soixante dix élèves par classe qui me respectaient, m'obéissaient au doigt et à l'œil sans avoir jamais eu à élever le ton.

Je tire machinalement sur la tige de métal actionnant la clochette. Le son qui me parvient me fait émerger de la torpeur qui peu à peu m'envahit et je me dis : « que fais-je là ? Suis-je bien réveillée ? Est-ce que je ne rêve pas ? »

– C'est ouvert ! Crie une voix lointaine.

L'anxiété me prend l'espace d'une seconde, j'ai encore le temps de me défilier, mais je réagis en poussant, d'une main sûre, le battant qui gémit en un long grincement aigu. Derrière une rangée d'arbres centenaires aux troncs démesurés, se dresse une austère bâtisse du siècle dernier. Elle déploie ses ailes latéralement autour d'une cour rectangulaire d'où partent des allées gravillonnées limitant des massifs de fleurs mal entretenus, sans doute autrefois magnifiques. Je note trois rangées de fenêtres superposées s'ouvrant sur des façades plus ou moins décrépées qui auraient bien besoin d'un ravalement.

Le crissement des gravillons me tire de ma rêverie ; une femme surgit, cheveux grisonnants, visage raviné, en savates et tablier à carreaux bleus et blancs, elle ne ressemble pas à la concierge que j'avais imaginée.

- Qu'est-ce que c'est ? Dit-elle en me dévisageant.
- Je suis attendue vers 8 h 30 au bureau des admissions.
- Vous n'êtes pas accompagnée ?
- Non.
- Bon, suivez-moi.

Je marche sur ses pas comme une somnambule en regardant autour de moi.

Premières impressions favorables, je ne suis pas déçue et le bâtiment est conforme à ce que j'avais imaginé de l'exté-

rieur, cependant, je dissimule mes sentiments à mon accompagnatrice. Je me compose un visage de chien battu, empreint de fatigue, de tristesse, renforcé par l'absence volontaire de maquillage pour entrer dans le secrétariat.

J'ai obtenu ce séjour de deux semaines en jouant la carte incontrôlable de la déprimée au bord du suicide, afin de me couper un certain temps de mes collègues et de la direction.

Comment ai-je pu en arriver là ?

Au début de notre carrière d'enseignant, l'attrait de l'aventure, nous avait conduits mon conjoint et moi, à demander un poste outre-mer. Les six années merveilleuses en Tunisie, où l'accueil des habitants est incomparable, restaient inoubliables. Nous avons parcouru le pays du nord au sud et fait de nombreuses escapades dans le Sahara qui nous fascinait. Bien considérés par nos supérieurs, par les parents, nous étions fréquemment invités à manger le couscous dans des familles qui mettaient un point d'honneur à nous recevoir malgré leur pauvreté. Logés dans une somptueuse villa au bord de la mer à Monastir, nous ne pouvions pas rêver une situation plus agréable, ni de paysage plus magnifique. Cependant notre soif inextinguible de voyage et le désir de découvrir d'autres horizons nous poussèrent à demander un poste en Côte d'Ivoire, si bien que la rentrée suivante se fit au CEG de Tiébissou.

Nous n'avions aucune idée de ce qui nous attendait. Sur la carte, Tiébissou n'était qu'un petit point isolé au centre du pays dans un dédale de bras de lac et de forêts. Nous imaginions un village de cases circulaires, parmi elles la nôtre inconfortable et que nous ferions la classe en plein air. Nos visions personnelles de l'Afrique dataient du temps des

grands explorateurs, rares étaient les reportages télévisés qui nous auraient donné une image plus réaliste de ce pays. Naïfs, nous étions loin de penser que le progrès avait aussi atteint cette partie du monde.

Par retour du courrier, le Directeur Coulibaly nous donna les coordonnées du collègue que nous allions remplacer. Celui-ci passait ses vacances dans les Pyrénées. Contacté par téléphone, il fut accablé de tant de questions qu'il préféra y répondre de vive voix à mon mari qui se rendit chez lui. Nous fûmes un peu déçus d'apprendre que nous trouverions tout le nécessaire à notre installation dans les magasins de Bouaké à une centaine de kilomètres de Tiébissou.

Cependant, pour plus de sûreté, nous partirions avec notre camping-car bien approvisionné en eau potable, pâtes, riz, boîtes de conserves, de quoi assurer les premiers jours. Le véhicule embarqué à Marseille devait être récupéré à Abidjan dès que nous y serions arrivés.

Le jour J, nous étions à l'aéroport de Toulouse-Blagnac avec notre chien Gastor, sorte de gros ratier marron offert par des parents d'élèves lors de notre arrivée en Tunisie dont nous ne pouvions nous séparer. Ignorant qu'il fallait le déclarer à l'hôtesse, il passa clandestinement 6 heures engoncé dans un sac à peine ouvert pour lui laisser la possibilité de respirer.

Avec émotion nous avons vu disparaître le sol de France, puis défiler l'immense étendue du Sahara qui laissa place au moutonnement vert de la forêt équatoriale entrecoupée çà et là de plaques brillantes qui nous intriguaient. C'était les plaques de tôle des toits qui brillaient au soleil.

Nous plongeâmes dans un sauna à la descente de la passerelle car si la température extérieure annoncée était de 26°, personne n'avait parlé du degré de l'hygrométrie. Dans le hall de l'aérogare un jeune homme brandissait une pancarte portant le mot COOPERANTS écrit en grosses lettres. Nous n'avions qu'à le suivre pour monter dans la navette de l'hôtel. Nous nous demandions comment retrouver nos valises qui passaient avec vélocité d'un porteur à l'autre dans une cohue indescriptible où chacun usait de ses coudes pour se frayer un chemin. Par un tour de magie, les bagages, heureusement bien étiquetés, s'étaient retrouvés dans la soute du minibus.

Étourdis par la chaleur qui plaquait nos vêtements au corps, dans la nuit sombre nous tâchions d'apercevoir les espaces que nous traversions, mais les faibles lueurs ici et là ne signalaient rien d'une grande ville. Nous avons eu le temps de faire connaissance avec nos voisins, aucun d'eux ne se rendait à Tiébissou.

Ébahis comme des gamins devant un arbre de Noël, nous arrivâmes dans le hall de l'Hôtel Ivoire où la température anormalement fraîche qui contrastait avec celle de l'extérieur me fit regretter une petite laine. Au 8^{ème} étage de la tour, une chambre spacieuse, climatisée, avec salle de bain attenante était à notre disposition pour une durée indéterminée : c'était fabuleux. Les fenêtres donnaient sur un plan d'eau artificiel bordé d'arbres, qu'il nous tardait de découvrir au petit matin. La nuit nous induisit en erreur en nous laissant croire qu'il était tard alors que nos montres mises à l'heure locale n'affichaient que 19 h.

Après avoir pris possession des lieux nous sommes allés à la recherche du restaurant situé près de la patinoire où évo-

luaient gracieusement quelques jeunes gens doués. Nous avons passé un bon moment à les observer car nous n'avions jamais vu de patineurs de près.

Fatigués du voyage nous nous sommes effondrés dans le large lit douillet, et, bercés par le doux ronron du climatiseur nous avons sombré dans un profond sommeil.

Profitant des services proposés par l'hôtel nous nous sommes fait servir le petit-déjeuner dans la chambre. Rien ne manquait : croissants, brioches, pain, beurre, confiture, café à foison, un vrai régal. De la terrasse, nous apercevions des immeubles, certains très hauts, qui s'élevaient çà et là des espaces de verdure comme s'ils avaient tout bonnement surgi de la forêt vierge ; nous étions impatients de voir la ville de plus près !

L'air moite de l'extérieur nous enveloppa. La température contrastait avec celle de la chambre anormalement basse. Nous avons exploré le jardin aux plantes exotiques, impressionnantes par leur taille monumentale. La féerie des lieux nous enchanta. Un lac artificiel entourait l'hôtel et nous sautâmes dans deux petits bateaux électriques mis à disposition pour en faire le tour. Le chien nous suivait sur la rive en aboyant. Nous étions les seuls à profiter du spectacle matinal offert. Notre ébahissement était sans borne.

Nous avons pris un taxi pour nous rendre à la Mission de Coopération pour signaler notre arrivée. Le chauffeur, n'arrêtait pas de parler, de nous poser des questions auxquelles nous avions de la peine à répondre car nous ne saisissions pas ce qu'il nous disait. Nous avons mis un certain temps à comprendre qu'il s'exprimait en français et à nous habituer à

sa prononciation qui omettait les « r ». Il nous mit à l'aise tout de suite avec son gros rire, sa bonne humeur.

– Où allez-vous ?

– À Tiébissou.

– Oui je connais bien Tiébissou, vous avez de la chance c'est sur le goudron.

Par la suite nous avons compris que Tiébissou était sur l'axe principal Sud-Nord une route goudronnée, tandis que les autres voies de communications n'étaient que des pistes de latérite, boueuses à la saison des pluies, impraticables et de tôle ondulée en saison sèche.

Nous aurions pu prolonger d'une semaine, sans inconvénient, notre séjour dans le petit paradis de l'hôtel Ivoire et faire traîner l'accomplissement des diverses formalités sachant que la date de la rentrée n'était pas encore fixée. Nous étions pressés de découvrir le CEG et d'arriver les premiers pour choisir notre logement.

Le camping-car récupéré au port, nous avons pu visiter la ville : le quartier résidentiel de Cocody où de belles villas entourées de jardins fleuris dominant la lagune, le Plateau, quartier des affaires où se trouvent les sièges des grandes sociétés. Les nombreux magasins de produits de luxe tenus par des commerçants blancs évoquaient une quelconque ville française. Cependant au pied des immeubles qui se disaient modernes, des femmes pilant le manioc ou l'igname nous rappelaient que nous étions sur le continent africain.

Au bout de quatre jours nous quittions l'hôtel étalant froideur et richesse car ce n'était pas l'Afrique que nous avions imaginée. Nous allions bientôt la découvrir.